

Marianne Millon

« Traduit devant les Assises »

11, 12, 13 novembre 2005, les **xxii^{èmes}** Assises, mes onzièmes. Arrivée la veille afin de profiter plus longtemps de la douceur arlésienne, je découvre que le ciel ne reflète pas, ou pas encore, mais sait-on jamais, la thématique de cette année, « Traduire la violence ». Le mistral terrible et magnifique de l’année dernière a laissé la place à ce soleil de novembre à l’éclat de silex.

Le vendredi, à 15h, c’est l’ouverture des Assises à la Chapelle du Méjan, où tout le monde se retrouve ou se découvre. C’est là que se tiendront la plupart de nos réunions chorales. Dans son allocution, le maire, Hervé Schiavetti, insiste sur la capacité d’Arles à faire naître des rencontres et retrace la continuité des Assises depuis 22 ans, leur fort ancrage dans une ville où « tout est patrimoine ». Marie-Claire Pasquier, la présidente d’ATLAS, rappelle le changement de direction du CITL, Claude Bleton laissant la place à Françoise Cartano, puis présente le programme de ces trois jours en développant le thème de la violence dans la littérature et dans la traduction. Elle donne ensuite la parole à Claro, traducteur de *Shalimar le clown*, le dernier roman de Salman Rushdie, pour sa conférence inaugurale, intitulée « En toute violence ».

Claro nous dit avoir, en relisant Artaud, été à la fois amusé et inquiet, en se demandant ce qu’il y cherchait. S’il n’a toujours pas la réponse, il sait que l’écrivain traducteur l’a fait progresser dans le métier de vivre, de lire, d’écrire et de traduire. Artaud a traduit Lewis Carroll (*Jabberwocky*) et Lewis (*Le Moine*), et à propos de ce dernier, il écrit à Paulhan : « J’ai raconté *Le Moine* comme de mémoire et à ma façon ». De sa traduction du *Paradis Perdu*, de Milton, il dit : « J’ai calqué le poème de Milton à la vitre ». Claro

conclut en rappelant qu'Artaud écrivait pour « se faire un corps », et « qu'écrire est l'activité la plus physique qui soit », ce que l'assemblée ne contredira pas, la traduction s'apparentant bien souvent à un marathon aussi physique qu'intellectuel.

Camille Dumoulié introduit la table ronde sur « Antonin Artaud et la traduction », en déplorant qu'Artaud soit plus reconnu à l'étranger qu'en France, mais en soulignant le rôle des traducteurs anglais, russes, italiens et autres qui font ainsi vivre son œuvre, entendre sa voix. L'écrivain a pratiqué la traduction sur un mode inouï, révolutionnaire, en a fait une machine génésique ; sa pratique l'a conduit à une auto-création. Il considère que tous les grands textes de la littérature mondiale sont déjà des traductions ; parlant de son œuvre, il dit : « Ce sera toujours moi parlant une langue étrangère ». Il n'a fait que traduire, tout au long de sa vie. Dans la Sierra Tarahumara, il lit des signes dans la pierre, ce qu'il écrit en est la traduction. Pour Artaud, traduire est un acte littéraire, sinon l'origine de la littérature. Jonathan Pollock, traducteur anglais d'Artaud, rappelle que la presque totalité des œuvres d'Artaud provient de celle des autres, car il se retrouve dans ce qu'il traduit. À propos de sa traduction de la pièce de Shelley, *Les Cenci*, il écrit d'ailleurs : « J'ai eu l'impression que ce petit poème, c'était moi qui l'avais écrit » ; même impression lorsqu'il lit Rimbaud. Il subit une violence atroce et cherche à trouver un verbe à la hauteur de cette violence. Olga Koustova rappelle qu'en Russie la critique de l'œuvre d'Artaud a précédé sa traduction, laquelle n'a été publiée que presque dix ans après. Ensuite, Jean-Paul Manganaro, qui a traduit *Suppôts et supplications* en italien, raconte que, grâce à Artaud, il a décidé de ne pas faire de psychanalyse. Suite à un accident de voiture survenu alors qu'il devait se rendre aux Assises, il y a sept ans, il est devenu momentanément un corps sans organes, idéal pour « coudre dans le beurre », selon l'expression italienne, un vrai « corps de guerre ». Il estime devoir supplicier la langue, ce à quoi se prête merveilleusement l'écriture d'Artaud.

À 18h30, au CITL, nous sommes accueillis par une musique de ce jazz qu'aimait tellement Michel Gresset, grand américaniste, président d'ATLAS par intérim en 1981-1982, et vice-président de 1988 à 1992. Les témoignages de ses proches se succèdent, de façon émue et joyeuse tout à la fois. Françoise Cartano rappelle qu'il est à l'origine du prix Maurice-Edgar Coindreau, créé en 1981, et de la formation professionnelle des traducteurs, qui a abouti au DESS de Charles V, à Paris VII. Marie-France Cachin souligne sa persévérance face à une université longtemps réticente. Marie-Claire Pasquier évoque son travail sur Faulkner pour la Pléiade. Philippe Bataillon rappelle que Michel l'a vivement encouragé lorsqu'il a souhaité publier les

écrits sur la traduction de Laure, sa femme, grande traductrice d’espagnol à l’origine de la création du Collège des Traducteurs. Enfin, Claire, la fille de Michel Gresset, se dit touchée de partager ce moment avec nous.

Tout le monde se dirige ensuite vers le boulevard des Lices où se tient le dîner qui réunit plus de 250 personnes, accueillies par Christine Janssens et Caroline Roussel, toujours aussi disponibles et souriantes. Parmi les nouveaux venus, il y a beaucoup de jeunes, ce qui augure bien du dynamisme et de l’avenir de la profession.

Samedi matin, troisième édition des Croissants Littéraires au café des Deux Suds, le bar-restaurant de l’espace Van Gogh qui parle d’ouvrir une annexe si nous continuons à venir de plus en plus nombreux chaque année : « Il n’y a que vous, pour venir un samedi matin à 8h30 écouter de la littérature ! » Oui, mais quelle lecture, qui en ferait presque oublier le marché et ses saucissons, épices, olives et autres tapenades à profusion sur plus d’un kilomètre. Jean Guiloineau commence par un hommage à Jacques Lacarrière, venu plusieurs fois aux Assises, avant d’enchaîner sur une lecture bilingue avec Maria Efstathiadi, écrivaine et traductrice grecque en résidence au CCTL, comportant un *Hymne orphique* et un passage de l’*Ajax* de Sophocle. Philippe Bataillon poursuit par un deuxième hommage, à Juan José Saer celui-ci, écrivain argentin décédé avant l’été, présent aux premières Assises, traduit par Laure puis par Philippe lui-même, en lecture bilingue avec Inés Belaustegui. Héléne Henry lira un poème de Verlaine traduit par Pasternak, *Cafard*, et un autre de Michaux, traduit par Olga Koustova. Bernard Hoepffner et Françoise Brun nous liront des textes de Carson Mac Cullers dans une traduction vibrante de Jacques Tournier ; Tuichi-Boï, un traducteur tadjik en résidence au CCTL nous dira plus qu’il ne nous lira, car il connaît ces textes par cœur, des poèmes d’Omar Khayyam sur l’ivresse, en roulant des yeux coquins, puis ce sera le tour de Gilles Decorvet et de Maria Efstathiadi de nous lire un passage d’un roman grec, de Nikos Panayotopoulos, *L’histoire d’un saint homme*. Ann Grieve lit un extrait d’*Orange mécanique*, d’Anthony Burgess, traduit par Georges Belmont, et c’est un pur bonheur d’entendre dans son anglais si britannique cette langue violente et familière. Comme l’année dernière, Françoise Brun lira en duo avec Fernanda Littardi, traductrice du français, un poème de Leopardi, *Le Rimembranze*, traduit par Michel Orcel, et un extrait d’*Ali le Magnifique*, de Paul Smaïl, traduit en italien par Yasmina Mélaouah. Je clos la séance avec Inès, sur trois poèmes d’Eloy Urroz, “mon” auteur mexicain installé cette année à Arles.

10h15, le temps a filé, comme toujours, ici plus qu’ailleurs, richesse du programme exige. Maintenant, ma partie favorite au cœur de ces trois jours, les ateliers. Cette année, compte-rendu pour *TransLittérature* oblige, je vais

devoir me démultiplier... en six. Hispaniste, je me laisse porter naturellement vers l'atelier d'espagnol animé par François Gaudry, prix « Consécration » Halpérine-Kaminsky en 2004, qui a choisi un texte mexicain d'Enrique Serna. Très argotique, il autorise des libertés au traducteur, stimule sa créativité, et c'est un régal de jouer avec le « fessodrome » pour *nalgódromo*. J'enchaîne sur l'atelier d'anglais US animé par Marie-Claire Pasquier, et j'arrive en plein échange entre « littéralistes » et « non-littéralistes », au sujet d'un texte de Faulkner, *The Wild Palms* : si on change la ponctuation, on change le sens. Un participant cite Jean Rouaud recommandant à ses traducteurs de couper ses phrases longues. Donc, trouver une solution de conciliation. Difficultés des adjectifs composés, des allitérations... des phrases de treize lignes. Je m'éclipse sur la pointe des pieds, en plein suspense, pour aller à l'atelier de russe, animé par Hélène Henry, sur un extrait de la pièce de Marina Tsvetaieva, *Le Phénix*. Au moment où je débarque, on débat de la vitesse à donner à ce texte inscrit dans la tradition du théâtre de Rostand : faut-il conserver une métrique classique ? Comment utiliser en français le monosyllabe pour mimer l'effet d'accélération ? Comment enfin traduire un texte théâtral dont Tsvetaieva, qui refusait comme trop « matériel » le théâtre dans sa dimension spectaculaire, voulait faire avant tout un poème ? J'arrive en fin de matinée à l'atelier informatique, animé par Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce, au moment où quelqu'un réclame un atelier sur EXCEL. Bonne nouvelle, il est prévu pour l'année prochaine ! Les participants ont appris à rentabiliser leurs ordinateurs portables, chose utile voire indispensable à ces oiseaux migrateurs que nous sommes. Un modèle de calibrage du feuillet de 1 500 signes a été établi, tout le monde semble ravi de se sentir un peu plus assuré devant ces machines avec lesquelles nous entretenons souvent un rapport d'adoration-détestation. Les deux ateliers d'écriture me sont commentés par des participants, car je n'ai pas vu le temps passer. Jean Guiloineau a fait écrire les participants sur diverses gravures du XIX^e siècle tirées d'un ouvrage de Jean-Marie Chevrier. Les légendes s'étant perdues, ce dernier les a réécrites avec beaucoup d'humour. Ensuite, une lecture a confronté la « production » de l'atelier et les textes de Chevrier, ce qui était très intéressant, car, sur les mêmes images, chacun avait un regard différent, privilégiant tantôt le drame, tantôt la comédie. Jean-Yves Pouilloux a, quant à lui, proposé un exercice sur la contrainte qui consistait à utiliser les substantifs d'un texte de Pinget et à composer un texte différent avec la même succession de noms, puis à « traduire » du Balzac en Flaubert. Ardu, mais ludique et astucieux.

Après le déjeuner, Michel Aucouturier nous fait une conférence sur « Pasternak traducteur », à la Chapelle du Méjan. Il rappelle que si les

écrivains russes ont souvent été « condamnés » à la traduction pour survivre, Pasternak n'a pas vu dans la traduction de la poésie un pis-aller, mais y a trouvé une vocation. À vingt ans, il traduit Rilke, qui jouera un grand rôle dans sa formation de poète, puis une comédie en vers de Kleist. Il dit ne traduire que les textes qui font écho à ses propres états d'âme, comme Verlaine, dont il apprécie la liberté de ton, et Shakespeare. On lui a d'ailleurs souvent reproché la « pasternakisation » de ses traductions, avec des inexactitudes et des faux-sens, mais la qualité littéraire demeure. Il dit qu'« en naissant, tout homme est un Faust », « qu'il faut suivre et imiter les prédécesseurs en s'inclinant devant eux ». Chez lui, les vocations de poète et de traducteur sont inséparables.

Maintenant, place à la lecture dramatique, par Jörn Cambreleng et Heinz Schwarzinger, de ce monument théâtral que constituent *Les Derniers jours de l'humanité*, de Karl Kraus. Ils nous laissent une heure plus tard, fourbus et ravis par ce torrent à la fois imprécatoire et ludique où passe le grand souffle de l'écriture théâtrale.

Ensuite, carte blanche est donnée à Angela Konrad, qui est metteur en scène de théâtre. Accompagnée d'une de ses comédiennes, Catherine Dufлот, et de l'écrivain Liliane Giraudon, Angela Konrad évoque certaines de ses expériences théâtrales, dont la mise en scène de *Richard III*, en particulier le monologue de Tyrell à l'acte IV, qui raconte sans montrer. Toute forme d'absence est violence. Celle du texte et celle faite au public par la mise en scène. La fonction de l'art est de créer des perturbations, l'imagination est le théâtre de la croyance.

La rencontre avec les jeunes traducteurs animée par Olivier Mannoni a été, me dit-on, très instructive et leur a donné de quoi repartir moins démunis pour faire leurs premiers pas dans le monde de l'édition.

Vient ensuite la proclamation des prix. Françoise Cartano remercie la ville d'Arles ainsi que les traducteurs qui proposent et corrigent les sujets du prix ATLAS-Junior, destiné aux lycéens de la région. Le prix Amédée-Pichot de la ville d'Arles est décerné à Khaled Osmane, qui a également reçu le prix Laure Bataillon à Saint-Nazaire pour un roman de Gamal Ghitany, un auteur égyptien, *Le livre des illuminations*, publié au Seuil. Le lauréat évoque les jeux de mots de ses amis l'interrogeant malicieusement sur son désir d'être « traduit devant les Assises ». Il remercie Annie Morvan, son éditrice, qui a accepté ce projet ambitieux. Le prix Nelly-Sachs est remis par Hélène Henry à Patrick Hersant pour sa traduction de *L'étrange et le connu* et *La Lucarne*, de Seamus Heaney, poète irlandais à la maîtrise formelle éblouissante, prix

Nobel de littérature en 1995. Le prix n'a malheureusement plus de financement depuis la mort de Julia Tardy-Marcus : à quand le prochain mécène ? Le prix Halpérine-Kaminsky est remis par le président de la SGDL, Alain Absire. Le lauréat, Gilles Decorvet, traducteur de grec qui a participé le matin aux Croissants Littéraires, est primé pour sa traduction d'un roman de Nikos Panayotopoulos, *Le Gène du doute*, publié chez Gallimard. Il se dit surpris, car il est suisse et considère que nous parlons la même langue à nonante pour cent, qu'il a dû « hexagonaliser » la sienne et s'est autorisé quelques helvétismes afin de rendre la langue originale du Péloponnèse, qui regorge d'expressions que ne comprennent pas les autres Grecs. Il termine sur cette magnifique dédicace de l'auteur, qui s'applique parfaitement aux traducteurs : « À tous ceux qui se glissent chaque soir entre les draps froissés du doute ». Enfin, *last but not least*, le prix Halpérine-Kaminsky Consécration, est décerné à Jean-Paul Manganaro, à l'occasion de sa traduction de *Tout le fer de la tour Eiffel*, de Michele Mari, publié au Seuil. Le lauréat remercie ses territoires, l'Italie, la Sicile et la France, auxquels il a fait allusion pendant la table ronde sur Artaud.

Dimanche matin, 9h, dernier jour, je vais cette fois-ci pouvoir visiter les quatre ateliers de langues. Je commence par celui d'anglais GB, animé par Philippe Loubat-Delranc, sur un passage du roman de Mark Billingham, *Dernier battement de cil*, qui relate l'échec présumé d'un assassin qui serait en fait sa réussite : il plonge les femmes dans le LIS (Locked In Syndrome), pour les libérer. Tout d'abord le titre, *Sleepy head*, leitmotiv que le tueur murmure à ses victimes, allusion à une comptine enfantine. À « Fais de beaux rêves » ou « Dodo, l'enfant-do », l'éditeur a préféré *Dernier battement de cil*. Philippe regrette de ne pas avoir pu conserver le titre original, et je m'éclipse alors que quelqu'un suggère de faire un atelier de traduction des titres avec les éditeurs... J'arrive ensuite à l'atelier de Jörn Cambreleng au moment où les participants se demandent à propos d'un texte de Schiller, *Die Räuber*, s'il faut avoir peur des répétitions. Comme il s'agit de théâtre, Jörn Cambreleng propose de traduire une phrase par une phrase afin d'établir une ligne directrice, pour ne pas égarer le spectateur. Le mot à mot permet de voir se dessiner le texte. Dans cette accumulation de modalisateurs et d'adverbes, il faut « faire son marché », trier, choisir. Après, atelier d'italien avec Françoise Liffra. Le travail sur les sonorités permet de rendre la violence du texte, extrait de *Tritolo*, de Giacomo Sartori. Traduire des scènes sexuelles n'est pas une mince affaire, il faut jouer avec les sons, travailler sur le rythme, les différents niveaux de langue, doser brutalité et vulgarité. Trouver les points d'audace, les rendre avec des outils parfois très différents. Être cohérent par rapport au niveau de langue, donner les couleurs qui conviennent, avoir un

projet d'ensemble. À l'atelier de bosniaque, animé par Aleksandar Grujicic, sur un texte extrait du *Palais en noyer* (titre provisoire) de Miljenko Jergović, un auteur d'origine croate, j'arrive au moment où une vingtaine de traducteurs constatent qu'il est relativement aisé de faire la distinction entre la narration et les pensées du narrateur, alors que, pourtant, elles ne sont pas différenciées typographiquement.

La table ronde ATLF, qui se tient traditionnellement dans l'amphithéâtre de l'Espace Van-Gogh, accueille un public toujours plus nombreux, et les retardataires devront se contenter d'un coin de marche. Le thème de cette année, « Le traducteur face aux mutations de l'édition » nous intéresse au premier chef. Jacqueline Lahana, qui anime la table ronde, cite Christian Bourgois : « Éditer a toujours été pour moi publier des œuvres ». Qu'en est-il actuellement de cette belle profession de foi dans un monde à l'accélération vertigineuse ? Boris Hoffman, agent littéraire, évoque son métier, assez mal connu en France, et dit essayer d'aider les petits éditeurs qui n'ont pas de service d'achat de droits étrangers. Il raconte des anecdotes cocasses, notamment lorsque des éditeurs se lancent dans des surenchères acharnées alors qu'ils appartiennent au même groupe... Marion Rérolle, directrice littéraire à l'Olivier, parle des *buzz books* qu'il faut acheter et publier très vite, et qui contraignent les traducteurs à des délais de plus en plus serrés. Mais l'Olivier reste relativement protégé, il poursuit une politique d'auteurs, acceptant de publier des livres qui se vendent moins, compensés par ceux qui se vendent très bien. Olivier Mannoni indique que de plus en plus de livres sont envoyés sur épreuves par mail, il faut se décider en vingt-quatre heures. Boris Hoffman renchérit en disant que l'Europe adopte des politiques américaines désastreuses, et qu'il y a un combat à mener pour établir une pratique européenne de l'édition. Marion Rérolle rappelle que l'escalade est surtout du fait de la non-fiction qui traite souvent de thèmes d'actualité, et Boris Hoffman approuve : une fiction ne peut être traduite à toute vitesse par trois ou quatre traducteurs. Christian Cler, traducteur de sciences humaines, redoute l'importance croissante de la rentabilité, les titres achetés sans avoir été lus. Résister, donc, imposer la qualité au détriment de la productivité, grâce à des éditeurs qui tentent d'échapper à une logique strictement comptable. Ensuite, place aux questions du public, qui reflètent des inquiétudes communes. Par exemple, comment un traducteur peut-il se protéger contre d'éventuelles modifications de son texte ? Olivier Mannoni préconise de faire établir une clause en fin de contrat afin de se prémunir contre les mauvaises surprises. La discussion se clôt sur les rachats d'auteurs de best-sellers par des maisons d'édition qui ne font pas forcément de bonnes affaires, victimes de la folie

des enchères. Françoise Cartano évoque le danger de la nécessité du retour sur investissement, la concentration et la rapidité qui empêchent certains éditeurs de réfléchir.

L'après-midi, au Méjan, la conférence de clôture par Barbara Cassin, « Violences de la traduction : traduire l'intraduisible », est passionnante de bout en bout, lumineuse. Elle parle de son dictionnaire philosophique comme d'une capitalisation des notes de bas de page du traducteur qui seraient passées dans le texte, en partant de la multiplicité des langues et des sens d'un mot, car c'est par là que la philosophie attrape le signifiant. En travaillant à l'intérieur des textes pour voir quel sens en laisse apparaître un autre, on explore la façon dont se crée un domaine. Elle conclut en disant avoir finalement davantage parlé de douceur que de violence, et cite Umberto Eco : « La meilleure des langues pour l'Europe, c'est la traduction ». Pour réaliser ce dictionnaire, Barbara Cassin a travaillé avec un groupe de dix personnes pendant... quinze ans, et en fin de compte, il y a eu 150 collaborateurs. Elle le considère comme un geste philosophique plus que comme un ouvrage. Etienne Balibar, qui fait partie de ce groupe de dix, a dit : « J'ai fait de la philosophie deux fois dans ma vie, quand je préparais l'agrégation et quand j'ai fait ça ». Bernard Hœpffner parle du sable mouvant de la langue, un écrivain comme Beckett participe de ce genre de dictionnaire. Le traducteur est dans l'équivocité chancelante, il doit l'accepter.

Fin de cette vingt-deuxième édition, ceux qui ne partent pas ce soir se retrouvent en petit comité au CITL pour un buffet – que d'aucuns ont depuis longtemps baptisé du nom évocateur de « Bal des survivants » – organisé par Françoise Cartano, Christine et Caroline, décidément sur tous les fronts. C'est l'occasion de poursuivre des discussions, de faire – déjà – le bilan et de se dire au revoir jusqu'à l'année prochaine, le temps qu'il faut, ou à peu près, pour « faire son marché », comme dirait Jörn Cambreleng, dans la somme impressionnante de ce que nous avons emmagasiné pendant ces trois jours.